

Gian Maria Volontè
L'homme contre

Carlo Mandolini

Number 260, May–June 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44375ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mandolini, C. (2009). Gian Maria Volontè : *L'homme contre*. *Séquences*, (260), 22–23.

GIAN MARIA VOLONTÈ

L'HOMME CONTRE

En 1970, dans *Les Hommes contre*, de Francesco Rosi, Gian Maria Volontè joue le rôle d'un officier de la 1^{re} Guerre mondiale qui déclenche la rébellion contre son commandant (Alain Cuny). Cette image d'homme contre, d'objecteur de conscience, l'acteur italien Gian Maria Volontè la cultivera tout au long de sa vie et de sa grande carrière au cinéma.

CARLO MANDOLIN

Une carrière qui s'amorce par un bref passage au théâtre (où il joue des pièces contemporaines) et à la télévision, avant de prendre son envol sur grand écran dès 1960, à l'âge de 33 ans. Et il ne suffira que de quelques films pour que l'acteur milanais s'impose comme la figure incontournable de la grande époque du cinéma italien. Et lorsqu'en 1972, la palme d'or est remise ex-aequo à deux films italiens mettant en vedette Volontè (*La classe ouvrière va au paradis* de Petri et *L'Affaire Mattei* de Rosi)... le « mythe Volontè » vient de naître.

servira maintenant, avec le même succès, à créer des personnages déchirés et tourmentés dans les grandes œuvres politiques qui marqueront le paysage cinématographique italien des années 70.

On se souviendra des premières images dans *Le Christ s'est arrêté à Eboli (Rosi)*, où avec lenteur et amplitude, l'acteur à l'allure homérique jette un regard plus amer que mélancolique.

Dans ces films, Volontè raffine un personnage de simple citoyen ou d'homme fondamentalement « ordinaire » (même lorsqu'il interprète des personnalités historiques) qui, devant l'injustice et l'oppression, ne peut taire ses opinions et principes. Ce faisant, il est propulsé à l'avant scène et se voit forcé, parfois malgré lui, de prendre position, de se lever et de *dire* son opposition. Les personnages de Volontè ont d'ailleurs tous ce moment capital de *prise de parole* de l'homme qui ne peut plus se taire.

Cet homme du quotidien, emporté par des événements extraordinaires, devient l'opposant-symbole d'une injustice institutionnalisée qui s'incarne par l'abus de pouvoir. Dans *Il Caso Mattei* (Rosi), il est Enrico Mattei, politicien et homme d'affaires qui se battra contre l'exploitation du Sud. Lors d'une scène célèbre, alors qu'il triomphe devant les citoyens de son village natal, on le présente comme un homme qui se trouve maintenant devant des responsabilités qui « ne lui permettent plus de dormir tranquillement. Cet homme est un homme qui a la moitié du monde contre lui ».

Dans *Giordano Bruno* (Montaldo, 1973), Volontè trouve toute la latitude pour laisser son jeu s'épanouir. Incarnant avec conviction le libre penseur italien du XVI^e siècle, accusé d'hérésie et condamné au bûcher, Volontè prononce des répliques qui conviendraient à l'anarchiste Bartolomeo Vanzetti, qu'il incarnait trois ans plus tôt dans *Sacco et Vanzetti*, sous la direction du même Montaldo. Volontè est à nouveau hérétique dans *L'œuvre au noir* (Delvaux), dans lequel il interprète un médecin flamand du Moyen Âge aux méthodes « alternatives » qui exprimera à nouveau sa dissidence face à l'Institution et même face à l'existence.



Gian Maria Volontè

Gian Maria Volontè débute au cinéma avec Zurlini, mais c'est grâce aux frères Taviani et à *Un homme à brûler* (co-réalisé avec Valentino Orsini), qu'il se fait remarquer par la critique. Le public le découvrira véritablement dès l'année suivante dans une série de *westerns à l'italienne* : **Pour une poignée de dollars** (sous le pseudonyme de John Welles) et **Pour quelques dollars de plus** (Leone) ainsi que **El Chunchu** (Damiani).

Mais dès la fin des années 60, une série de films politiques viendra mettre en valeur une dimension nouvelle de son jeu. Ce style d'interprétation très physique, qui lui a servi dans l'approche plus « grotesque » exploitée par Leone et Damiani,



Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon

Plusieurs retiendront bien sûr de la carrière de Volontè sa bouleversante incarnation de l'homme politique Aldo Moro, assassiné par les Brigades Rouges durant les années 70 (**L'Affaire Moro**, Ferrara). La ressemblance physique est certes troublante. Mais au-delà du mimétisme, c'est ici encore l'icône politique anti-institutionnelle qui est mise de l'avant dans le film. Film qui se termine d'ailleurs sur la voix de Volontè / Moro : « en raison d'une évidente incompatibilité, je demande qu'à mes funérailles ne participe aucune autorité de l'État ni aucun homme de parti ».

Dans le parcours artistique de Gian Maria Volontè, il y a toute la force d'un homme convaincu et déterminé dans son combat « humaniste ».

Mais si l'interprétation de Volontè dans **L'Affaire Moro** a frappé l'imaginaire, le film semble aussi marquer une certaine transformation dans le jeu de l'acteur.

La vive incandescence des années 60 et 70 s'estompe. La fin des années 70 marque en effet une transformation assez nette de l'acteur (ou est-ce de toute une génération du cinéma italien à laquelle il a appartenu ?). Son jeu devient plus intérieur, plus lent, comme s'il exprimait un *abandon*.

On se souviendra des premières images dans **Le Christ s'est arrêté à Eboli** (Rosi), où avec lenteur et amplitude, l'acteur à l'allure *homérique* jette un regard plus amer que mélancolique. Dans **Portes ouvertes** (Amelio), le corps et toute l'attitude de Volontè illustrent ce même regard de désenchantement. Son personnage monte certes aux

barricades et gagne une improbable bataille contre le système fasciste et sa philosophie de la répression. Mais son retrait à la campagne avec sa fille et le texte final qui annonce l'exécution du personnage de Scalia vient souligner le fait que, fondamentalement, l'humanisme auquel croyait le personnage de Volontè n'était (encore une fois ?) qu'illusion. « Vous vouliez ma confession, vous l'avez eue. C'est la confession d'une défaite », dira Giordano Bruno / Volontè au moment d'être condamné.

Dans le parcours artistique de Gian Maria Volontè, il y a toute la force d'un homme convaincu et déterminé dans son combat « humaniste ». Il déclare souvent sa féroce opposition à l'abus de pouvoir, à la peine de mort (comme le fait son personnage dans **Porte ouverte**) et à la violence sous toutes ses formes. Et souvent il s'est engagé. En 1964, l'acteur porte sur scène *Le Vicaire* de Rolf Hochhuth, qui avait déjà provoqué un scandale en Allemagne pour l'évocation de liens entre Pie XII et le régime nazi. Lorsque la pièce est interdite à Rome, Volontè organise une lecture dramatique dans une célèbre librairie romaine. Beaucoup plus tard, acteur accompli, il refuse l'offre de Bertolucci pour 1900 afin de participer à un film qu'il jugera « plus urgent et nécessaire que le *Novencento* » : **Actas de Marusia**, du réalisateur chilien Miguel Littin, qui dénonce les exactions de l'armée contre des mineurs en grève.

Durant sa carrière, Volontè n'a pas toujours joué la victime. Il a aussi été *bourreau* : chez Leone, bien sûr, mais surtout dans **Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon** (Petri), **Lucky Luciano** (Rosi) et, d'une certaine façon, dans **Todo Modo** (Petri). Mais, en regardant bien, on découvre que ce bourreau est fondamentalement ridicule, marionnette insignifiante et impuissante aux mains d'un système qui le manipule tout en lui offrant, comme le dit le critique italien Fofi, l'opportunité de sublimer en autoritarisme ses propres répressions sexuelles et sociales.

Gian Maria Volontè meurt en 1994 durant le tournage du **Regard d'Ulysse** (Angelopoulos). Il y interprète le rôle du directeur de la cinémathèque de Sarajevo qui veut sauver les vieux films. Sauver la mémoire du cinéma, comme si c'est tout ce qui restait à sauver de l'Histoire... ⑤